



HAL
open science

**” L’EUPHEMISME : BONNE OU MAUVAISE
PAROLE ? ”**

Loredana Ruccella

► **To cite this version:**

Loredana Ruccella. ” L’EUPHEMISME : BONNE OU MAUVAISE PAROLE ? ”. 2012. halshs-00717759v2

HAL Id: halshs-00717759

<https://shs.hal.science/halshs-00717759v2>

Preprint submitted on 6 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'EUPHÉMISME : BONNE OU MAUVAISE PAROLE ? »

Au cours de cette intervention, nous proposons une analyse de l'euphémisme, vouée à établir s'il est légitime de le considérer, comme son étymologie^[1] le fait présumer, en tant que « bonne » parole ou bien si, en se fiant à sa définition^[2], il ne pourrait pas plutôt être considéré en tant que « mauvaise » parole.

Avant de procéder, cependant, il nous paraît important d'essayer de différencier ces deux paroles. D'après nous, la différenciation se fait au niveau du référent ; la « mauvaise » parole est un signe (*chômage*, par exemple) qui, opposé à un signe antonymique (*travail*, par exemple) renvoie à un référent ressenti comme négatif. La « bonne » parole, en revanche, est un signe (*travail*, par exemple) qui, opposé à un signe antonymique (*chômage*, par exemple) renvoie à un référent ressenti comme positif. Ce ressenti est issu de l'expérience, du vécu de chacun et il est donc différent d'un individu à l'autre, d'une société à une autre. « Bonne » et « mauvaise » parole, en outre, peuvent, toutes les deux, être considérées en tant que « belle » parole ou en tant que parole « désagréable ». Cette dernière considération, nous amène à préciser ce que nous entendons par « belle » parole et parole « désagréable ». Ces deux paroles - l'une dépendant de l'autre, puisque, à notre avis, une parole peut être « belle » uniquement si elle est susceptible d'être opposée à une parole « désagréable » - renvoient au même référent et peuvent être considérées en tant que signes synonymes du point de vue de la dénotation, mais relevant de registres de langue différents (*technicien de surface* et *balayeur*, par exemple). La différenciation entre ces deux paroles se fait donc uniquement au niveau de leur valeur connotative. La distinction entre « belle » parole et parole « désagréable » est, pour nous, tout simplement le résultat d'un choix lexical privilégiant pour des raisons extralinguistiques (politesse, peur de blâmer l'autre, besoin de reconnaissance personnelle, tabous, etc.) un signe/syntagme plutôt qu'un autre. Il s'agit, en d'autres termes, de choisir un registre de langue, d'adapter un signe à la situation d'énonciation. Ayant le même référent, la « belle » parole et la parole « désagréable », ne peuvent qu'appartenir à la même « catégorie ». Elles sont donc, toutes les deux, de « bonnes » parole – si le référent est

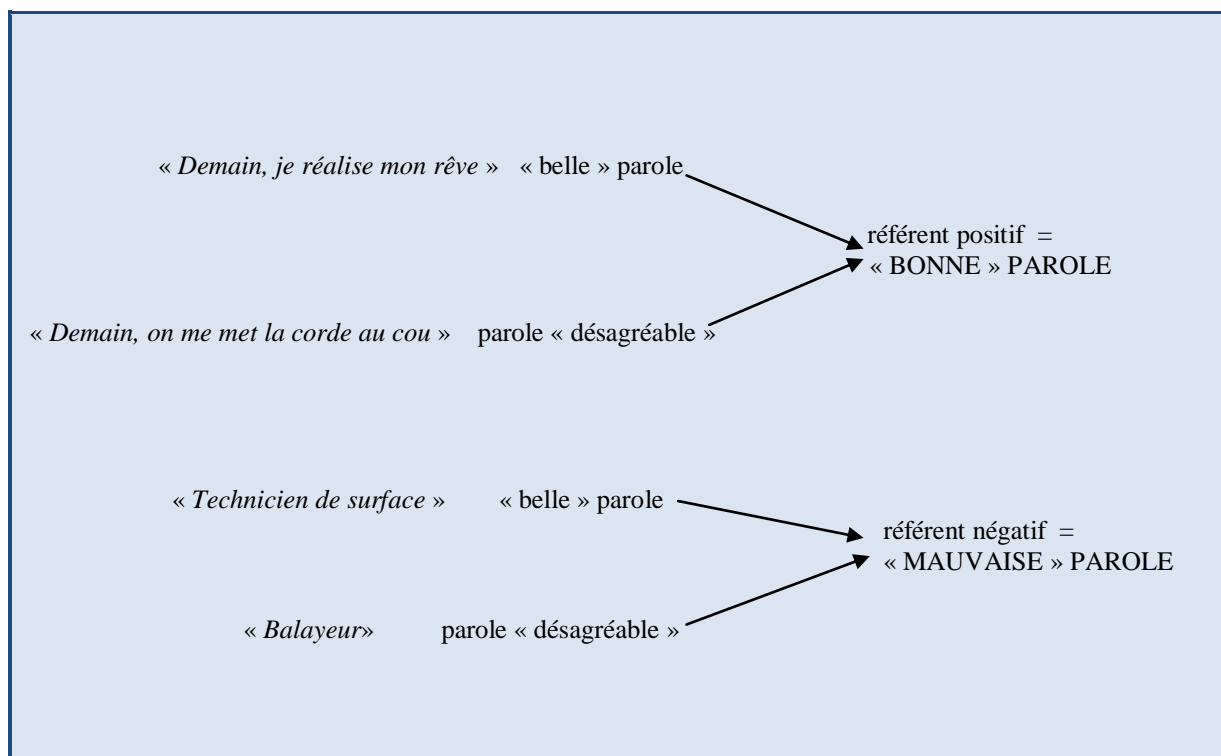
[1] Euphémisme, du grec *euphêmia*, *eu* « bien » et *phêmê* « parole »

[2] « Une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin [...] On peut encore rapporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions dont un orateur délicat enveloppe habilement une idée, qui, toute simple, exciterait peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentiments peu favorables à son dessein principal », C. Dumarsais, *Des Tropes ou des différents sens*, Paris, Imprimerie de Prud'homme 1811, p. 129.

perçu comme positif - ou bien de « mauvaises » parole, si le référent est perçu comme négatif. En d'autres termes, cela signifie qu'une « bonne » parole, peut s'exprimer à travers une « belle » parole (« demain, je réalise mon rêve ») ou bien à travers une parole « désagréable » (« demain, on me met la corde au cou»). De même, une « mauvaise » parole peut s'exprimer à travers une parole « désagréable » (« il est mort ») ou bien à travers une « belle » parole (« il nous a quittés »).

Afin de mieux comprendre cette idée, observons le schéma ci-dessous :

Schéma 1



Cette précision faite, nous pouvons revenir à l'euphémisme et essayer de donner une réponse à la question suivante : l'euphémisme est une « bonne » ou une « mauvaise » parole ?

Afin de répondre à cette question, nous partirons du principe qu'un euphémisme est la réalisation en discours (dans la *parole*, reprenant la terminologie saussurienne) d'un *potentiel d'euphémisation* (PE). A partir de ce concept, considéré comme la possibilité intrinsèque à chaque signe de devenir euphémisme, nous distinguerons l'euphémisme du faux-euphémisme. Cette distinction part du principe que tout signe qui en remplace un autre, désignant une

réalité taboue - nous l'appellerons *substitut potentiellement euphémique* ou SPE - peut véritablement devenir un euphémisme uniquement si son PE se réalise en discours. Si son PE ne se réalise pas en discours, nous parlerons de faux-euphémisme. En d'autres termes, nous pouvons, d'une part, considérer l'euphémisme comme un *substitut potentiellement euphémique* dont le *potentiel d'euphémisation* se réalise effectivement en discours (dans *parole*) et, d'autre part, le faux-euphémisme comme un *substitut potentiellement euphémique* dont le *potentiel d'euphémisation* ne se réalise pas en discours. La réalisation du PE en discours dépend de l'absence de connaissances individuelles et circonstancielles chez le récepteur. Au contraire, la non réalisation du PE dépend de deux facteurs : la lexicalisation du signe, c'est-à-dire son avènement dans la *langue*, ou bien la présence de connaissances individuelles et circonstancielles chez le récepteur.

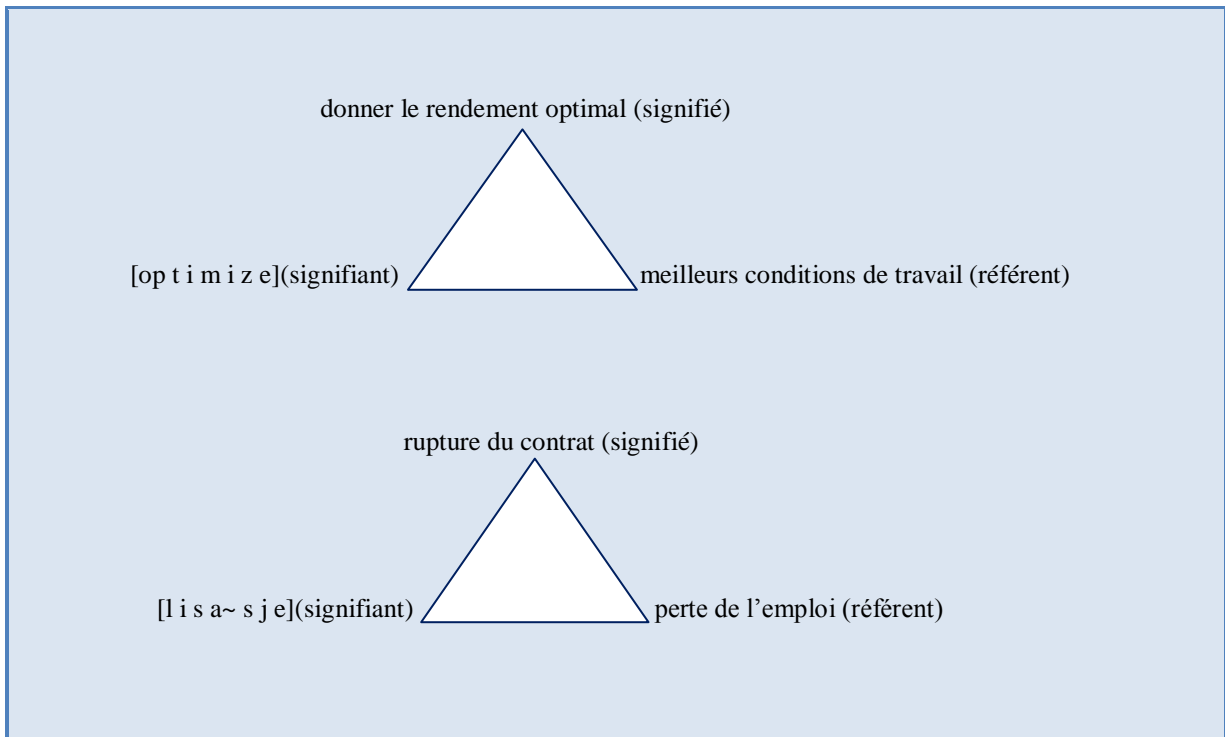
Afin d'éclaircir cette idée, qui nous aidera à répondre à notre question initiale, considérons qu'un signe linguistique se caractérise par l'association d'un *signifiant* à un *signifié* et telle association est possible car l'ensemble des locuteurs accepte que tel *signifiant* rende compte de tel *signifié*. C'est ainsi, par exemple, que le signifiant *licenciement* [l i s a ~ s i m a ~], sera généralement associé au signifié « *rupture du contrat de travail de la part de l'employeur* ». Pour une raison quelconque (sociale, politique, économique, etc.) le licenciement (réfèrent) devient un sujet tabou et par conséquent, le signe *licenciement* devient également tabou. Afin de pouvoir parler d'une réalité existante, de pouvoir nommer ce réfèrent extralinguistique tabou, il sera nécessaire de trouver un substitut mélioratif de ce signe qui renvoie de manière allusive au même réfèrent auquel lui-même renvoie. Ce signe substitut, *optimisation*, par exemple, pourra cependant être défini euphémisme uniquement si le récepteur ne reconnaîtra pas la relation allusive entre les deux signes. C'est cette reconnaissance manquée qui permet la réalisation du PE du SPE. Afin de mieux comprendre cette idée, nous pouvons observer le schéma ci-dessous dans lequel nous montrons, à l'aide du triangle sémiotique d'Ogden Richard^[3], le remplacement du signe *licencié* par le signe *optimisé* dans un énoncé tel que :

« Pour parvenir à ce miracle, le ministère a **optimisé** la gestion du personnel, jusqu'ici trop dispendieuse »^[4].

^[3] U. Eco, *Trattato di semiotica generale*, Studi Bompiani, Milano, 2008, p. 89.

^[4] Libération, 16/04/2008.

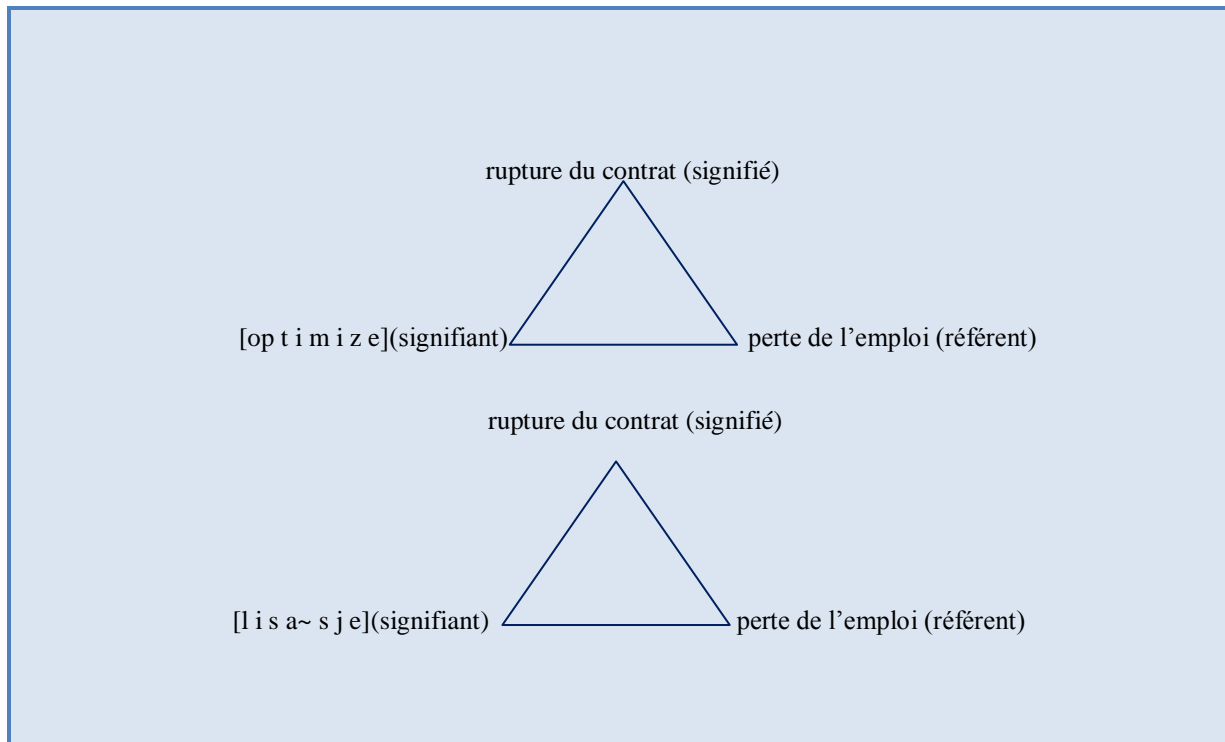
Schéma 2



Dans ce cas, le SPE est réellement euphémique car chacun des deux signes possède son propre signifié qui renvoie à un référent propre et, par conséquent, la fonction référentielle du langage est compromise. Telle situation se vérifie lorsque le récepteur ne perçoit pas la relation allusive entre le signe tabou et son *substitut potentiellement euphémique*. En d'autres mots, le SPE est un signe caractérisé par un signifiant dont le signifié est mis en attente ; si le récepteur, ne reconnaissant pas l'allusion, assigne au signifiant, un signifié qui renvoie à un référent différent du signe tabou, on parlera d'euphémisme. Dans ce cas, il aura une réception faussée de l'énoncé, compromise par son incapacité à établir une relation conforme entre signifiant, signifié et référent.

Si, au contraire, le récepteur, reconnaissant la relation allusive entre le signe tabou et le SPE, assigne au signifiant, un signifié qui renvoie au même référent du signe tabou, on parlera de faux-euphémisme (lexicalisé ou non lexicalisé). Observons le schéma ci-dessous, représentant ce dernier cas :

Schéma 3



Dans une telle situation, le récepteur, attribue aux deux signifiants (*optimisé* et *licencié*), le même signifié (rupture du contrat de travail de la part de l'employeur) qui renvoie au même référent (perte de l'emploi). Dans ce cas, d'après nous, il est plus correct de parler de synonymie (approchante) plutôt que d'euphémisme car nous nous trouvons face à des signes/syntagmes de signification quasi identique pouvant coréférer en discours. En même temps, si l'on considère que la polysémie est la caractéristique d'un signifiant, de correspondre à deux ou plusieurs signifiés, nous pouvons également affirmer qu'un *substitut potentiellement euphémique (optimisé)*, une fois reconnu son lien avec le signe tabou, ne sera rien d'autre qu'un signe polysémique car ce signe se caractérisera par un signifiant (*optimisé*), deux signifiés (*améliorer* et *licencier*) et deux référents distincts (perfectionnement de l'entreprise et rupture du contrat de travail).

Compte tenu de ces observations, l'euphémisme peut, d'après nous, être défini en tant que « bonne » parole car le locuteur, ne reconnaissant pas l'allusion entre le signe substitut et le signe tabou, attribue au *substitut potentiellement euphémique*, un référent « positif » qui ne correspond pas au référent « négatif » auquel renvoie le signe tabou qu'il remplace. C'est cette altération de la fonction référentielle du langage - qui comporte l'élimination du référent négatif- qui permet de considérer l'euphémisme en tant que « bonne parole ». L'euphémisme

est donc, pour nous, une « bonne » parole car le référent négatif (tabou) n'est pas présent dans la conscience du locuteur, il n'est pas reconnu par celui-ci.

Malgré le fait d'être une « bonne » parole, l'euphémisme ne pourra cependant pas être considéré en tant que « belle » parole. En effet, comme nous l'avons déjà dit, une parole peut être « belle » uniquement si elle peut être opposée à une parole « désagréable » ; dans le cas de l'euphémisme, cette opposition est impraticable. *Technicien de surface*, par exemple, pourra être considéré en tant que « belle » parole uniquement si le locuteur est en situation de pouvoir l'opposer à *balayeur*, mais il pourra l'être uniquement en ayant saisi le vrai référent du SPE et, dans ce cas, il ne serait plus possible de parler d'euphémisme.

Enfin, malgré le fait d'être une « bonne » parole, l'euphémisme est issu de la mauvaise volonté du destinataire qui transgressant volontairement les règles du code linguistique partagé par l'ensemble des locuteurs, produit un énoncé non-pertinent, c'est-à-dire demandant aux récepteurs un grand effort^[5] d'interprétation pour obtenir un effet moindre. L'euphémisme est, donc, pour nous un signe/syntagme qui, en fonction de la situation de communication, ne se présente pas comme la manière la plus pertinente de s'exprimer et comporte un échec de la communication. Cela est dû au fait qu'il fait partie du *savoir partagé particulier*^[6] et il ne répond pas au principe de *manifesteté mutuelle*^[7]. En d'autres termes, il relève de réalités « non socialement » taboues ; il naît, en effet, de l'exercice d'une pression d'un individu ou bien d'un groupe restreint d'individus, sur la société et cela implique que son sens soit difficile à reconnaître par le reste de la société.

Le faux-euphémisme est, en revanche, une « mauvaise » parole car, dans ce cas, le référent tabou/négatif est présent dans la conscience du locuteur. En effet, le locuteur reconnaît la relation allusive entre le signe tabou et le SPE, il sait que *technicien de surface* et *balayeur* sont synonymes. Malgré le fait d'être une mauvaise parole, le faux-euphémisme est également une « belle » parole car, dans ce cas, le récepteur, disposant de compétences cognitives et

^[5] « Les effets contextuels sont le produit de processus mentaux. Les processus mentaux, comme tous les processus biologiques, demandent un certain effort, une certaine dépense d'énergie. L'effort de traitement nécessaire pour obtenir des effets contextuels est le deuxième facteur (le premier étant les effets contextuels d'une hypothèse) dont on doit tenir compte pour évaluer le degré de pertinence. L'effort de traitement est un facteur négatif : toutes choses étant égales d'ailleurs, plus l'effort de traitement est grand, plus la pertinence est faible. » In: D. Sperber, D. Wilson, *La Pertinence : communication et cognition*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2011. p. 189.

^[6] « Lorsqu'une connaissance n'est commune qu'à quelques individus, elle est appelée savoir partagé particulier » In: M. Bracops, *Introduction à la pragmatique: les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2005, p. 122.

^[7] « Le recours à ce qui, dans une situation de communication, est manifeste aux deux intervenants » In: *ibid.*, p. 124.

culturelles lui permettant de reconnaître le vrai référent, est en mesure d'opposer la « belle » parole (*technicien de surface*) à la parole « désagréable » (*balayeur*).

Malgré le fait d'être des « mauvaises » paroles, les faux-euphémismes, sont issus de la bonne volonté qui se manifeste lorsque le destinataire, employant les mêmes règles du code linguistique du récepteur, produit un énoncé pertinent, c'est-à-dire un énoncé demandant au récepteur un effort d'interprétation minimal. Cela est dû au fait que les faux-euphémismes relèvent de réalités « socialement » taboues, tenues pour mutuellement manifestes et fait parti du *savoir partagé général*^[8]. En d'autres termes, il s'agit de SPE dépendants de la valeur qu'une certaine société attache aux mots et de la sensibilité de celle-ci à l'égard des choses que ces mots désignent. Les faux-euphémismes sont des tabous « collectifs » car c'est l'ensemble des sujets parlants qui considère certains mots susceptibles de blesser la sensibilité des autres et qui s'accorde, de façon plus ou moins consciente, à la suppression de ceux-ci. C'est la société avec ses croyances, ses valeurs et ses préjugés qui fait naître chez les individus le besoin de supprimer ou contourner certaines idées considérées interdites par l'ensemble de la communauté. Ce type de SPE, n'entraîne pas à des conséquences importantes sur la façon de percevoir la réalité. Si un locuteur emploie, par exemple, l'expression *passer à meilleure vie* pour parler de la mort, tous les autres locuteurs seront, vraisemblablement, en mesure de l'interpréter. Nous pourrions donc poser qu'un faux-euphémisme est un signe/syntagme qui, en fonction de la situation de communication, se présente comme la manière la plus pertinente de s'exprimer et n'engendre pas un échec de la communication.

Afin d'éclaircir ces idées, observons les schémas ci-dessous :

^[8] « Lorsqu'une connaissance est commune à un grand nombre d'individus, elle est appelée savoir partagé général » *In: ibid.*, p. 122.

Schéma 4

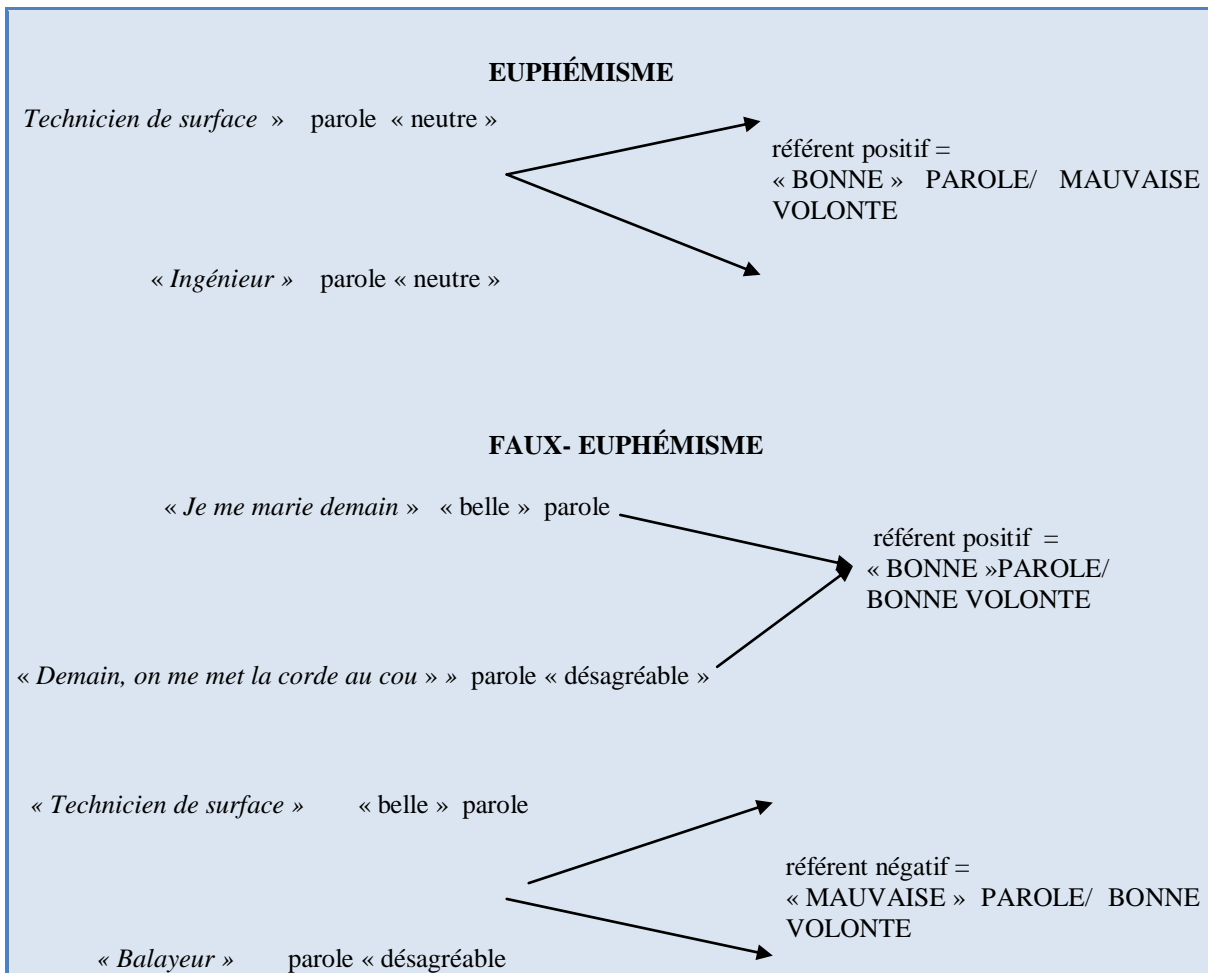


Schéma 5

<i>FAUX-EUPHÉMISMES</i>	<i>EUPHÉMISMES</i>
Elle nous a quittés	Pacification
Une longue maladie	Mettre en sureté
Troisième âge	Dégraissage
Technicien de surface	Optimiser la gestion du personnel
Hôtesse de caisse	Modernisation du marché du travail
Centre de détention	Actifs illiquides
Centre de soins hospitaliers	Véhicules hybrides
Accident de personne	
TABOU SOCIAL: bonne volonté	TABOU NON-SOCIAL: mauvaise volonté

En conclusion, l'euphémisme est, pour nous, une « bonne » parole et c'est seulement au moment où le récepteur en saisit la vraie valeur - et donc au moment où se vérifie le passage d'euphémisme à faux-euphémisme - qu'il devient « mauvaise » parole. C'est proprement dans ce fait qui réside, pour nous, toute la force de l'euphémisme : lorsque nous sommes en mesure de le critiquer, d'affirmer qu'il s'agit d'une « mauvaise » parole, il a, en général, déjà atteint son but. Il suffit de penser à la langue de la propagande nazie ou soviétique ou, avec des conséquences beaucoup moins lourdes, mais également dangereuses, à la langue de bois. L'euphémisme peut donc être considéré comme une « bonne » parole employée pour atteindre de « mauvais » fins. C'est un instrument idéologique qui cause la propagation d'idées fausses et impose une certaine vision du monde qui est détournée et irréaliste, il s'agit d'une parole qui manipule, qui détourne l'esprit critique du public, qui déforme la réalité, qui réduit ou efface les problèmes, qui anesthésie, qui vise à entretenir un climat serein, à créer une atmosphère paisible. C'est une parole qui dissimule les sujets les plus alarmants, qui les banalise et qui modifie l'image de la réalité ; c'est une « parole » dangereuse car la société semble parfois être aveuglée, elle semble tout accepter sans plus s'étonner de rien ou, pire encore, elle apprend à parler en partageant ce langage euphémique et mensonger qui lui est imposé au quotidien.

Nous terminerons sur un passage tiré de 1984 qui nous paraît élucider de manière très claire le danger de ce type de parole. G. Orwell écrit :

«-Vous êtes un étudiant lent d'esprit, Winston, dit O'Brien gentiment.
-Comment puis-je l'empêcher ? Dit-il en pleurnichant. Comment puis-je m'empêcher de voir ce qui est devant mes yeux ? Deux et deux font quatre.
-Parfois, Winston. Parfois ils font cinq. Parfois ils font trois. Parfois ils font tout à la fois [...]
Presque inconsciemment, [Winston] traça du doigt dans la poussière de la table : $2+2 = 5$ »

**Loredana Ruccella,
Doctorante en Sciences du Langage,
Université de Paris X Nanterre.**

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE E. (1949), « Euphémismes anciens et modernes », *In* : *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BONHOMME M., *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, 2005.
- BRACOPS M., *Introduction à la pragmatique: les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2005.
- DE SAUSSURE F., *Cours de linguistique générale*, Paris, Grande Bibliothèque Payot, 1995.
- DU MARSAIS C., *Des Tropes ou des différents sens*, Paris, Imprimerie de Prud'homme 1811.
- ECO U., *Trattato di Semiotica generale*, Milano, Studi Bompiani, 2008.
- GALLI DE' PARATESI N., *Le brutte parole. Semantica dell'eufemismo*, Milano, Mondatori, 1973.
- JAMET D., JOBERT M. (éd), *Empreintes de l'euphémisme : Tours et détours*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- ORWELL G., *1984*, Paris, Gallimard, 2009.
- SPERBER D., WILSON D., *La Pertinence : communication et cognition*, Paris, Les Edition de Minuit, 2011.